

RESTER DE FER

Quand, aujourd'hui, une personne vous parle de la mort, donc de sa mort, un thème revient qui est en passe de devenir un lieu commun : — « *La mort ne me fait pas peur en elle-même. La seule chose qui m'effraie est la dégradation physique et intellectuelle.* » L'allongement de la durée de vie a fait de cette volonté d'une échéance sans déchéance un vrai problème de société.

Notons, au passage, que ces fins de vie douloureuses se présentent de façon fort différente selon la maladie. Dans le cas d'Alzheimer, la personne se transforme en végétal sans en avoir conscience une fois que le mal est fait. Elle a pu le voir venir, le pressentir, mais quand il est installé, on peut imaginer que la conscience a disparu. « Où est l'âme, en ces moments ? », pourrait demander l'athée au chrétien. Dans le cas de la maladie de Parkinson, tout à l'opposé, le malade voit la dégradation faire son chemin. La mort avance pas à pas comme sur un théâtre, plus tragiquement encore. Car le héros de la tragédie ne sait pas qu'il va dans le mur. Tout le monde le sait, les dieux et les spectateurs, sauf lui. Le parkinsonien sait.

Thomas de Quincey a tiré des effets comiques de ces fins de partie laborieuses dans *Les Derniers jours d'Emmanuel Kant*, mais, sauf en ces dernières années, les littérateurs ne s'y sont pas vraiment intéressés. Quelques écrivains ont répondu à la question d'une façon spectaculaire par un coup de revolver (Montherlant, Gary) ou en se jetant par la fenêtre (Deleuze). D'autres ont dû le faire plus discrètement.

Ira-t-on jusqu'à dire que Stendhal a été « moderne » dans la mesure où il a évoqué ce thème dans *Le Rouge et le Noir* ? À la fin du roman, Julien reçoit la visite de l'abbé Chélan dont la fermeté d'âme l'avait beaucoup marqué dans sa jeunesse. Or, il constate que cet être cher à son cœur n'est plus ce qu'il a été :

« La main du temps s'était appesantie sur cet homme autrefois si énergique. Il ne parut plus à Julien que l'ombre de lui-même. [...] Et le vieillard ne pleurait plus, il avait l'air privé d'idée, et ajouta machinalement : « Vous aurez besoin de vos cinq cents francs, je vous les rapporte. [...] » De temps à autre, M. Chélan versait quelques larmes qui descendaient silencieusement le long de sa joue ; puis il regardait Julien, et était comme étourdi de le voir lui

prendre les mains et les porter à ses lèvres. Cette physionomie si vive autrefois, et qui peignait avec tant d'énergie les plus nobles sentiments, ne sortait plus de l'air apathique. [...] Cette apparition laissa Julien plongé dans un malheur cruel et qui éloignait les larmes. Tout lui paraissait triste et sans consolation ; il sentait son cœur glacé dans sa poitrine.

Cet instant fut le plus cruel qu'il eût éprouvé depuis le crime. Il venait de voir la mort, et dans toute sa laideur. Toutes les illusions de grandeur d'âme et de générosité s'étaient dissipées comme un nuage devant la tempête. [...] Que je suis fou ! s'écria-t-il. C'est dans le cas où je devrais mourir comme un autre, que la vue de ce vieillard aurait dû me jeter dans une affreuse tristesse ; mais une mort rapide et à la fleur des ans me met précisément à l'abri de cette triste décrépitude.¹ »

Julien est « attendri » par ce spectacle et désolé de l'être. Sa vertu romaine s'en trouve atténuée. Il est sur le point d'écrire au procureur général pour qu'on lui interdise les visites, afin d'éviter de se trouver « vingt degrés au-dessous de la mort » : « *Si cette faiblesse augmente, il vaudra mieux me tuer.*² » La visite de son ami Fouqué, heureusement, lui rend toutes ses forces.

La mort de Julien, dont on a souvent souligné qu'elle ressemble à un suicide, apparaît donc, entre autres choses, comme la volonté de mourir en pleine force sans que ni le physique ni l'intellect n'aient commencé à se dégrader. On serait tenté d'ajouter : ni l'idéal. Parce qu'il y a une chose plus triste encore que le déclin du physique ou de l'intellect, qui est la dégradation de l'idéal. Comme s'il apparaissait normal de jeter sa gourme durant la jeunesse pour ensuite se ranger dans les valeurs tièdes quand elles ne sont pas sordides. Leur âme prend du ventre a-t-on envie de dire après Jules Renard.

Mourir en pleine jeunesse est aussi pour Julien une manière de ne pas voir se défaire ses idéaux. Le rapprochement s'impose avec son père spirituel qui semble avoir été soucieux d'éviter une **déchéance morale** qu'il a pu constater chez nombre de ses amis. Stendhal a écrit sur ce point quelques lignes magnifiques qui viennent au terme de *Rome, Naples et Florence, 1817* et se rapportent à ce voyage :

« J'y ai réfléchi : je recommencerais mon voyage, si c'était à refaire ; non pas que j'aie rien gagné du côté de l'esprit ; c'est l'âme qui a gagné. La vieillesse morale est reculée pour moi de dix ans. J'ai senti la possibilité d'un nouveau bonheur. Tous les ressorts de mon âme ont été nourris et fortifiés ; je me sens rajeuni. Les gens secs ne peuvent plus

rien sur moi : je connais la terre où l'on respire cet *air*
céleste dont ils nient l'existence ; je suis de fer pour eux.³ »

Paul Desalmand.

1. STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, II, 37, dans *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, Pléiade, I, 2005, p. 760-761.
2. Ibid., p. 762.
3. STENDHAL, *Rome, Naples, Florence en 1817*, dans *Voyages en Italie*, Gallimard, Pléiade, 1973, p. 161.